

HISTORIQUE du 73^e RI pendant la guerre 1914-1918

Chapitre 2 : suite et fin.

Combats de la Woëvre – Apremont – combats du bois d'Ailly.

Le 28 mars 1915, le 73^e s'embarque pour la région de Verdun où de nouvelles opérations offensives sont projetées sous le commandement du général Gérard. Plusieurs corps d'armée, dont le 1^{er}, doivent enlever, par une attaque brusquée, les positions ennemies de la Woëvre depuis les Eparges jusqu'à la route de Verdun à Conflans et à Metz.

Dans cette vaste plaine de Woëvre déserte, au sol inconsistant et marécageux, dans ces champs plaqués de boue verdâtre, l'activité de combat était devenue impossible au cours de l'hiver ; de part et d'autre, on s'était retranché et le temps passait à s'observer. Une attaque par surprise aux premiers beaux jours semblait donc pouvoir réussir.

Cette attaque donnerait de l'air au camp retranché de Verdun d'une part ; d'autre part, elle nous rendrait, en faisant tomber la boucle de Saint-Mihiel, la ligne si importante de Toul à Verdun.

Mais le temps, très favorable en mars, change subitement au début d'avril. Les pluies abondantes transforment la Woëvre en un vaste marécage, rendant presque impossibles l'installation et l'action efficace de notre artillerie.

L'offensive est cependant tentée ; tandis que le 8^e et le 110^e attaquent l'importante position des Eparges où ils se couvrent de gloire, les 73^e et 33^e abordent les positions ennemies de la région de Braquis, qui ne semblent pas être défendues par de gros effectifs, mais qui, en revanche, sont protégées par un double réseau de barbelé et des flanquements de mitrailleuses.

C'est le lundi de Pâques, 5 avril, que le 73^e débouche du bois de la Dame, 2^e bataillon à droite, 3^e bataillon à gauche. Il a environ 500m à franchir avant d'atteindre les tranchées allemandes. Malgré les difficultés du parcours de ce terrain argileux, détrempé et bouleversé par les bombardements des jours précédents, le régiment traverse, sans arrêt, le tir de barrage et arrive, en quelques minutes, aux défenses ennemies qui sont encore intactes, la préparation d'artillerie ayant rencontré d'énormes difficultés. Il ne réussit pas à les dépasser.

On ne peut pas creuser ce sol mouvant ; les hommes restent plaqués dans la boue, protégés des balles ennemies par quelques sacs à terre.

L'attaque reprend le 6 avril ; les mêmes obstacles subsistent et l'ennemi se renforce en artillerie. Le 8, le 73^e doit rentrer à la lisière du bois. Le temps est devenu très mauvais ; l'offensive est définitivement abandonnée.

Dans la fange où ils se sont battus durant 3 jours, les combattants ont pris un aspect extraordinaire ; la boue les a revêtus d'un uniforme invisible. Ils sont habillés de terre, coiffés de terre, masqués de terre.

Le 10 avril, le régiment est relevé. L'ennemi ne peut pas se flatter de lui avoir infligé un échec. Comme il est arrivé souvent dans cette période de la guerre, seules les défenses accessoires insuffisamment battues, la pluie, la boue, avaient brisé son élan.

Parmi les citations accordées à la suite de ces durs combats :

Rouvin Amédée, chef de bataillon :

« Chef et soldat d'une incontestable valeur, n'a cessé de donner, depuis qu'il commande son bataillon, les plus beaux exemples d'énergie physique et morale. Pendant les combats du 5 au 7 avril, blessé le premier jour à la jambe, ne s'est fait penser qu'après l'attaque et a continué à entraîner vaillamment son bataillon à l'assaut dans des conditions particulièrement difficiles ».

Duvalet Gaston, lieutenant :

« Traversant un glacis pour pénétrer dans les réseaux ennemis, s'y est maintenu jusqu'au jour, malgré un feu extrêmement violent d'infanterie, d'artillerie et de mitrailleuses, aidant ainsi les sapeurs du génie à détruire les réseaux ».

Herre Joseph sergent à la 10^e compagnie :

« Pendant une attaque de nuit, a pratiqué, avec la cisaille, des brèches dans le réseau ennemi et y a maintenu sa section malgré un feu très violent de l'ennemi ».

Après les épreuves de la Woëvre, le régiment eu cinq jours de repos ; il les passe à Eix, petit village qui se cache dans la verdure au pied des Côtes de Meuse. A peine est-il reformé qu'il reprend son existence mouvementée.

Le 19 avril, il est envoyé à la Tête à Vache où il tient le secteur en remplacement de troupes qui se préparent à une attaque locale ; il se reporte, ensuite, un peu à l'arrière, puis il est ramené dans le bois d'Apremont où il doit participer à une attaque à la Croix Saint-Jean.

Cette opération qui contremandée, l'ennemi manifestant au bois d'Ailly, une activité qui exigeait d'autres dispositions.

Le régiment est relevé le 1^{er} mai et revient le 3, avec toute la division qui entre en secteur, sa gauche appuyée à la Meuse.

Depuis quelques semaines, le secteur du bois d'Ailly est agité.

Notre ligne n'est pas encore assise sur des bases solides.

Il y a des points faibles que l'ennemi décide d'emporter avant qu'ils ne soient solidement organisés.

A cette époque, le bois d'Ailly est déjà un désert, un champ rocailleux où pointent quelques troncs blessés, fauché par les obus.

Il dégage une impression de tristesse qui s'accroît encore lorsqu'on découvre que le relief de ce terrain grisâtre est fait d'armes brisées, de chevaux de frise déchiquetés, de lambeaux d'équipements, de débris de fascines.

Le 4 mai 1915, commence sur le 8^e et le 73^e, un bombardement concentrique de gros calibre, qui se prolonge pendant toute la nuit du 4 au 5.

Les tranchées complètement bouleversées, ne peuvent être reconstruites sous cet arrosage d'obus. Les abris sont défoncés, le ravitaillement arrive très difficilement à la première ligne, tenue par le 2^e bataillon à droite et le 3^e à gauche.

Le 5, à la faveur du bombardement, l'ennemi se glisse, avant le jour, entre la gauche du 8^e et la vallée de la Meuse, surprend au petit jour les lignes du 8^e qu'il attaque à revers et s'infiltré, par un dédale de boyaux, vers le 73^e malgré nos tirs de mitrailleuses qui prennent les allemands d'écharpe.

Les unités du 3^e bataillon sont prises à revers comme les unités voisines du 8^e. Mais la 12^e compagnie du capitaine De Beaucorps, qui est en soutien, arrête net l'infiltration et ne perd pas un pouce de terrain.

Le caporal Fressin, de cette compagnie, grenadier d'élite, barre la route aux Allemands dans un boyau important par un jet ininterrompu de grenades, pendant que ses hommes construisent un solide barrage en sacs à terre ; il défend ensuite ce barrage durant toute la journée, tandis que d'autres braves parmi lesquels le caporal Drouvin, postés contre le parapet, abattent à coups de fusil tout ennemi qui tente de sortir du boyau.

Au cours de cette défense énergique, Fressin est blessé grièvement, après dix heures de combat ; beaucoup d'hommes sont tombés à ses côtés, mais toutes les tentatives ennemies ont échoué devant cette belle résistance.

La 11^e compagnie du capitaine Marin doit faire face en arrière et ouvrir un feu violent pour parer au mouvement enveloppant d'un ennemi supérieur en nombre, qui arrive jusqu'à sa tranchée. C'est le corps à corps. Il faut tenir jusqu'à la mort, selon l'ordre que le général Duplessis, commandant la brigade, a donné aux unités de première ligne. On dispute le terrain avec la dernière énergie et, à midi, la progression ennemie est arrêtée de ce côté.

Le même jour, les allemands intensifient le bombardement et attaquent les compagnies de première ligne du 2^e bataillon, qu'ils réussissent à encercler. A 18 heures, les fractions survivantes des deux bataillons reçoivent l'ordre de se reporter à une tranchée de 2^e ligne à quelques centaines de mètres en arrière. Cette tranchée est déjà solidement tenue par le 1^{er} bataillon, et les allemands, qui ont éprouvé des pertes considérables, renoncent à poursuivre un succès partiel qu'ils jugent trop chèrement acheté.

Le 10 mai, le régiment est relevé et transporté dans l'Aisne. Il a perdu dans ces durs combats plus de la moitié de son effectif ; les cadres sont tellement réduits qu'on doit faire appel au 18^e corps pour les reconstituer.

Après onze jours de repos, le 73^e était remis en ligne, le 22 mai, dans son ancien secteur de Beaumarais.

Retour à Beaumarais

Les deux mois et demi passés par le régiment dans le secteur calme de Beaumarais, sont un véritable repos. Il en a d'ailleurs un impérieux besoin, car, pendant huit mois d'hiver, il a pris part à quatre opérations difficiles et coûteuses : combats de la Gruerie, offensive du Mesnil, offensive de la Woëvre, combats du bois d'Ailly.

Il a reçu en renfort des hommes de jeunes classes, prélevés dans d'autres corps ou venant du dépôt, n'ayant pour la plupart jamais vu le feu. Il faut amalgamer ces éléments disparates, reconstituer les unités, instruire les cadres, réorganiser le commandement.

La belle saison, la vie dans les bois hors des boyaux et surtout le magnifique moral de tous, vont refaire le régiment.

Les anciens, par leur attitude, par le récit des exploits des camarades, font l'éducation des nouveaux venus qui, bientôt, seront fiers de leur numéro. Un général, qui l'a vu à l'œuvre peut dire du régiment : « Le 73^e, c'est du simple mais c'est du bon et du solide ».

Depuis le mois de juillet 1915, le général Guignabaudet était à la tête de la 2^e division.

Guyencourt

Au moment où le régiment quitte Beaumarais, le 7^e septembre 1915, on prépare la grande offensive de Champagne, qui doit se développer entre la Suippe et l'Aisne.

L'expérience des attaques du Mesnil les Hurlus et de l'Artois a démontré qu'une offensive ne peut réussir que si elle est préparée minutieusement, précédée d'un tir de destruction d'une grande puissance sur un grand front. Il est nécessaire de détruire complètement les défenses de l'ennemi avant de lancer l'infanterie, sinon la zone d'assaut est une zone de mort.

Le 1^{er} corps doit participer à l'offensive par une attaque secondaire qui, partant de la région de Berry au Bac dans la direction nord-est, a pour but d'entraîner le repli du secteur de Reims.

Après neuf jours de repos à Rosnay, le régiment contribue, par des travaux intensifs, dans la région de Guyencourt, à la préparation de l'attaque projetée.

Le 25 septembre 1915, tout est prêt. L'artillerie commence la préparation ; on n'attend plus que l'ordre d'exécution, quand, le 30, le projet est abandonné : l'offensive de Champagne n'a pas atteint ses objectifs principaux, et l'attaque du 1^{er} corps, qui lui est subordonnée, devient inutile.

Le Choléra.

Le 3 octobre 1915, le régiment est en ligne au Choléra, entre Berry au Bac et Pontavert. Il y a beaucoup à faire dans ce secteur où toutes les défenses accessoires ont été rasées en vue de l'offensive.

Les tranchées transformées en gradins de franchissement et dont les terres sont bouleversées par les combats qui s'y sont livrés depuis un an, n'offrent aucune consistance.

A cette époque, nos procédés de défense sont modifiés. Les éléments de première ligne sont réduits aux effectifs strictement nécessaires pour la surveillance ; en arrière, des centres de résistance complètement encerclés de défenses accessoires, indépendants les uns des autres, se flanquant réciproquement, renferment des garnisons fixes et des éléments de contre-attaque.

L'hiver est pluvieux ; la pluie continuelle inonde les tranchées et les boyaux, fait ébouler les abris, rend pénibles les relèves et le ravitaillement, anéantit parfois en quelques heures le travail de plusieurs semaines.

Sur ce sol détrempé, qui se dérobe sous les pieds, dans les boyaux pleins d'une boue liquide, la circulation est extrêmement difficile. Un répit s'impose. Il est employé à organiser et à améliorer définitivement le secteur. En avant des parapets, on multiplie chevaux de frise, fils de fer barbelés, réseaux extensibles.

Pendant deux mois, jusqu'au 4 décembre, le régiment se consacre avec une inlassable activité à ces travaux importants, et fait du Choléra, un secteur remarquablement solide.

Bois de la Mine

Le 73^e va occuper le secteur « bois des Buttes – bois Franco-Boche – bois de la Mine », dans les derniers jours de 1915 ; il y reste jusqu'au 10 février 1916. le point le plus important est la hauteur boisée du bois des Buttes, d'où l'ennemi, s'il s'en emparait, aurait des vues étendues sur l'Aisne.

Aussi, l'activité de combat se maintient-elle depuis la bataille de la Marne. L'ennemi, après avoir vainement cherché à s'en emparer, se contente de tenir nos observatoires sous ses tirs de gros calibre. Le régiment riposte par des tirs de harcèlement, des concentrations de feux d'engins de tranchée, et enfin par des combats à la grenade.

Nos grenadier s'entraînent dans cette lutte et le combat à la grenade devient pour eux un sport. Quand l'ennemi est trop calme, on le provoque et nous avons presque toujours le dernier mot.

Les sergents Leuliet et Pouilly, le caporal Merlin, les soldats Martin et Piguët, tous lanceurs d'élite, rivalisent d'ardeur et d'habileté. Le sergent Carlier, de la 10^e compagnie, utilise tous ses loisirs à confectionner des engins meurtriers avec des bouteilles vides, de vieux bidons et autres récipients dans lesquels il verse de la poudre retirée de gros minen non explosés. Au bois des Buttes, des tireurs

expérimentés, embusqués derrière des troncs d'arbres, abattent, avec le fusil à lunette, les allemands imprudents qui circulent dans les ruines de la Ville aux Bois.

Une publication allemande saisie dans une attaque avouait les lourdes pertes éprouvées en face du 1^{er} corps pendant cette période.

Après la relève, le 73^e se rend, avec toute la division, au camp de Ville en Tardenois, pour y consacrer quelques semaines à l'instruction intensive. Il est installé depuis quelques jours seulement quand commence l'offensive de Verdun.